Document généré le 3 juin 2025 04:28

Jeu
Revue de théâtre

Performances et diasporas à Montréal

Tarek Lakhrissi

Numéro 159 (2), 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/81804ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lakhrissi, T. (2016). Performances et diasporas à Montréal. *Jeu*, (159), 68–71.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PERFORMANCES ET DIASPORAS À MONTRÉAL

Alors que la question se pose dans tous les secteurs de l'activité culturelle québécoise, qu'en est-il de la diversité dans le milieu prétendument ouvert de la performance montréalaise ? Rencontre avec Kama, Kim, Marie et Kai, qui œuvrent à la visibilité des corps et à la création de nouveaux mondes.

Tarek Lakhrissi

Poser la question de la diversité dans le théâtre québécois, c'est poser d'emblée une question épineuse qui rend compte d'un vertige : où sont les personnes minorisées ? Hanté par cette interrogation dans le champ artistique, j'ai, à travers le projet « Diaspora/situations », fait le choix de créer des portraits-documentaires, mis en ligne gratuitement sur YouTube. L'idée initiale était liée à mon sujet de mémoire, qui portait sur la performance artistique, où je comparais dans le contexte new-yorkais le travail de l'artiste Adrian Piper avec les performances politiques de Darkmatter. Dans le but de rendre mon mémoire interactif et de réfléchir à la spécificité du Québec, plus précisément de Montréal, dans l'art de la performance, j'ai réalisé quatre entrevues avec Kama La Mackerel, Kim Ninkuru, Marie La Vierge et Kai Cheng Thom, des artistes minorisés (de par leur identité de genre, raciale ou sexuelle) ayant une pratique de la performance, sous des formes hybrides. Je voulais mieux comprendre ce que cela signifiait de « performer » publiquement dans une ville comme Montréal et je me demandais en quoi la performance pouvait devenir politique.

CORPS EXPOSÉS ET IN(DI)VISIBLES

User de son corps et le rendre visible sur une scène (un café, un cabaret, une rue…) est une manière de s'exposer à un monde extérieur pas toujours accueillant. Dans l'enceinte de l'Université Concordia, Kai Cheng Thom, jeune artiste de *spoken word* et écrivaine, confie toujours se sentir « étrangère » sur le sol québécois et canadien, alors qu'en Chine elle n'est pas considérée comme « une des leurs ». Cet effet d'étrangeté est l'un des points communs des héritiers de diasporas au Canada et ailleurs. Kai se présente comme une conteuse d'histoires qui invoque les esprits de ses ancêtres. Elle explique avoir participé à un concours anglophone de *spoken word* à Vancouver où elle était la seule personne d'origine est-asiatique. La plupart des autres participants étaient blancs ou noirs. En tant que femme trans, elle conclut qu'il y a une certaine forme de « résistance » à sa seule existence : un corps asiatique qui s'exprime en anglais et en français, féminin et à la fois masculinisé.

En réponse à une question sur son lien avec la ville de Montréal, elle estime que les personnes *queer* ne possèdent pas de foyer : elles sont nomades à cause des discriminations quotidiennes et, dans le cas des personnes trans, de la non-reconnaissance légale de leur identité. Le gouvernement ne reconnaît que l'identité biologique. Elle est donc une forme de « fantôme » sur un territoire. Pourtant, Kai exprime son désir d'embrasser l'hybridité.

En tant qu'artiste femme et militante, Kama La Mackerel se sent plutôt « hypervisible ». Rencontrée chez elle dans le quartier Parc-Extension, elle explique se sentir « regardée » (comme « autre ») et, en même temps, invisible en raison des tabous entourant les questions raciales et les identités de genre sur le territoire québécois. Les violences verbales et physiques subies par les deux artistes dans les espaces publics rendent leur rapport à la ville de Montréal anxiogène.

Tout comme chez Kai, la narration de récits est importante dans les performances de Kama. Elle les définit comme une « célébration » des identités *queer* et trans qu'elle cherche à rendre visibles, tout en rendant hommage à un héritage de pratiques de résistance. Selon elle, il est important d'être visible en tant que femme trans, même si cela n'a pas toujours été le cas. Les premières performances de Kama ont effectivement été réalisées dans la rue, puisque personne ne souhaitait l'accueillir sur scène. Depuis maintenant deux ans, il en est autrement. Une fois par mois, au Café l'Artère, se tient le cabaret *queer* Gender B(l)ender qu'elle organise dans le but de faire connaître des artistes débutants. Il s'agit pour l'organisatrice d'une véritable satisfaction. Elle proclame avec fierté : « Nous avons du talent et des

Kai Cheng Thom, dont Tarek Lakhrissi a fait le portrait dans « Diaspora/situations ». © Camerin Cobb

Marie La Vierge, dont Tarek Lakhrissi a fait le portrait dans « Diaspora/situations ». © Camerin Cobb

En tant que Français d'origine marocaine (ou indigène ? ou sujet postcolonial ?), mais effectuant ma maîtrise à l'Université de Montréal, j'ai compris qu'établir des liens entre différentes narrations était au cœur de mes intérêts.

histoires à raconter ! » Son travail artistique rejoint un idéal communautaire, en créant des espaces artistiques inclusifs.

PERFORMANCES ET TRANSFORMATIONS

J'ai rencontré Kim Ninkuru au parc Westmount. Cet(te) artiste, qui pratique le *voguing* et le *spoken word*, a débuté dans des soirées montréalaises, où il/elle s'est découvert une passion libératrice : « Le *voguing* m'a vraiment permis de mieux accepter mon corps et d'être aussi féminin(e) que je le suis et que je le souhaite. » L'artiste décrit avoir vécu une grande partie de sa vie en Afrique (au Burundi), ce qui lui permet d'avoir un regard original et différent sur sa « négritude » et sur le monde. Le *voguing*, connu pour être apparu à New York dans les années 80, est un mouvement artistique fort en symboles politiques. En effet, les vogueurs et vogueuses étaient principalement des personnes noires et hispaniques, *queer* ou trans, particulièrement précaires, façonnant un mode de vie utopique et différent de l'espace dominant, majoritairement blanc et hétérosexuel. En même temps que cette danse, Kim revendique un héritage incarné, lui permettant d'affirmer ses identités comme il/elle le souhaite.

Rencontrée au carré Saint-Louis, Marie La Vierge vit, elle aussi, la performance comme une forme de thérapie. Performeuse et traductrice, elle pratique le *body art*, un art qui peine encore à être reconnu au Québec. Marie a commencé à faire de la performance à travers ses expérimentations en BDSM (bondage et discipline, domination et soumission, sadomasochisme), notamment sur la scène *queer underground* montréalaise. Ses performances sont de deux natures différentes. L'une est très rationnelle, portée vers des questions politiques, lorsqu'elle « incarne un personnage et un message politique », comme dans *Essai-Erreur* où elle réfléchit sur l'intériorisation du racisme à travers le personnage de sa propre mère ; ou encore *Pet Shop, l'Animalerie*, où elle se met en cage pendant plusieurs heures pour établir un lien entre la domestication d'animaux et l'aliénation du corps des femmes. L'autre est plutôt onirique et tournée vers des interrogations plus spirituelles. Ce qui l'intéresse, c'est « créer des univers dans lesquels [elle] invite les gens à partager un moment de transformation ». Pourtant, Marie refuse de se définir à travers des critères sociaux. Elle se décrit comme « animal pensant ». Kai, elle, préfère se décrire comme un assemblage, un corps hybride qui témoigne que tout est possible et symbolique « d'une révolution dans la manière de vivre [sa] vie ».

Au terme de ce séjour à Montréal, où j'ai rencontré plusieurs personnes qui m'ont marqué, j'ai pris conscience que ces vidéos constituaient une forme d'hommage. Un hommage mis en images avec des artistes et ami(e)s, qui s'expriment sur un de mes sujets de conversation privilégiés : les identités ; l'éventuelle impossibilité d'en parler sans les tordre, les trahir, les avaler ; la manière dont celles-ci sont affectées par nos différentes expériences des diasporas. En tant que Français d'origine marocaine (ou indigène ? ou sujet postcolonial ?), mais effectuant ma maîtrise à l'Université de Montréal, j'ai compris qu'établir des liens entre différentes narrations était au cœur de mes intérêts. Donner l'occasion à d'autres personnes d'exposer les leurs, entre Londres, Paris, Montréal (et ailleurs), est désormais une de mes aspirations. ●

Kim Ninkuru, dont Tarek Lakhrissi a fait le portrait dans « Diaspora/situations ». © Camerin Cobb

Tarek Lakhrissi vit actuellement à Paris. Il vient d'achever sa maîtrise en études théâtrales et en histoire de l'art à la Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et à l'Université de Montréal. Actuellement, il est libraire et travaille sur le projet documentaire « Diaspora/situations ».